

quent d'assez bonnes toiles de coton, et d'excellentes armes à feu. Leur habillement consiste en un pantalon bleu, un manteau de couleur et une espèce de turban. Leurs chefs portent pour marques distinctives des bracelets d'or aux poignets, et des chaînes de même métal autour de leur turban. Les Seyks sont en général bien faits et robustes, sobres; accoutumés de bonne heure à une vie laborieuse, ils supportent aisément la fatigue et font des marches vraiment incroyables. Leurs chevaux qu'ils tirent du Moultan et de Lahor, sont de moyenne taille, dociles, vigoureux et pleins d'ardeur.

La forme du gouvernement des Seyks, sous ses dix gourous, fut celle d'une république soumise à un chef spirituel, qui fut ensuite revêtu de l'autorité militaire lorsque les Seyks devinrent guerriers. Depuis la mort de Govind, leur dernier gourou, ils n'avaient pas reconnu de chef suprême. Les chefs les plus distingués par leur pouvoir et leur crédit, étaient à peu près indépendans les uns des autres. Ils se réunissaient quelquefois en grand conseil national à Amretsir. Cette assemblée, nommée *gouroumata*, qui n'avait lieu que pour des affaires extrêmement importantes, était convoquée par les acalis; ceux-ci, unissant le caractère de prêtres et de guerriers, étaient les chefs spirituels de la nation, et formaient en même temps la gar-

nison d'Amretsir. Après les prières et différentes cérémonies religieuses, les acalis disent à haute voix: « Serdars, ceci est un gouroumata. » Alors les chefs assis se serraient les uns contre les autres en se disant: « Le granth sacré est au milieu de nous: jurons d'oublier tous nos différens, et d'être unis. » Puis ils combinaient leur plan d'opération, et faisaient choix d'un commandant en chef. Malgré l'harmonie temporaire que cet expédient procurait, les querelles intestines ne tardaient pas à éclater, et les Seyks pouvaient craindre d'être anéantis malgré leur caractère belliqueux, lorsqu'ils auraient à combattre un ennemi puissant. En effet, les inimitiés transmises du père au fils entretenaient l'anarchie. Les chefs les plus puissans s'occupaient de conquêtes comparativement considérables, tandis que chaque village devenait un objet de disputes entre les frères et les proches parens. Les Seyks étaient si peu redoutables, que Peron qui commandait un corps de troupes de Daonlet-Rô-Sindia, prince maratte, songea en 1803 à soumettre le Pendjab et à faire du Sind la limite des états de ce prince. Holkar, dans sa fuite en 1805, ayant traversé le Setledje, y fut poursuivi par lord Lake, général anglais; un gouroumata fut convoqué pour écarter le danger; très-peu de chefs y assistèrent, et plusieurs des absens notifièrent leur intention

de ne pas obéir aux résolutions de l'assemblée.

Un homme d'un caractère entreprenant a tiré les Seyks de cet état précaire. Rendjit-Singh-radjah de Lahor est parvenu à soumettre tous les petits chefs. Lorsque lord Lake pénétra dans le Pendjab, il eut une entrevue avec Rendjit-Singh dont il fut si satisfait, qu'il entretenit depuis avec lui une correspondance amicale. En 1808, ayant essayé de subjuguier tous les petits princes qui possédaient des territoires entre le Setledje et la Djemna, les Anglais s'opposèrent à cet empiétement. Les mesures qu'ils prirent causèrent d'abord des alarmes à Rendjit-Singh qui ne se sentait pas assez fort pour leur résister, et qui craignait qu'ils ne voulussent s'agrandir à ses dépens. Ses appréhensions s'apaisèrent en 1809, lorsqu'il conclut avec eux un traité d'amitié et d'alliance, par lequel il fut stipulé que la Grande-Bretagne ne se mêlerait en rien de ce qui concernait les états du Radjah au nord du Setledje; et celui-ci promit de ne pas tenir plus de troupes au sud de cette rivière qu'il n'en fallait pour maintenir la police, et de s'abstenir de toute tentative de conquête au-delà de cette limite. Il a porté ses vues d'un autre côté, et en 1819 a réussi, après plusieurs tentatives inutiles, à enlever aux Afghans la belle province de Cachemir.

Le nom de Seyk signifie disciple; les marchands,

les artisans et tous les hommes de la classe inférieure l'ajoutent après leur nom; les militaires prennent le titre de singh (lion.)

Les temples sont de la plus grande simplicité, les Seyks n'y admettent que leur livre sacré: ils adressent directement leurs prières à Dieu, seul créateur et régulateur de l'univers; ils croient à une vie future, où la vertu sera récompensée et le vice puni. Ils pensent que l'on doit tolérer toutes les croyances, et même ne pas disputer avec les sectateurs d'une autre religion.

Le service divin est fort simple; le prêtre chante des hymnes; à la fin de chaque verset le peuple répond; ensuite on fait la prière: le prêtre donne sa bénédiction à l'assemblée, puis l'on mange en commun le parsád ou pain sacré, composé de farine, de beurre et de sucre. Les prières ont lieu cinq fois par jour.

Les Seyks conservent encore plusieurs usages des Hindous; la différence des castes n'est pas abolie à un tel point qu'ils n'en offrent encore des traces. Ils ne contractent de mariage qu'avec des personnes de leurs tribus respectives; ils ne s'abstiennent cependant de manger d'aucune viande excepté de la vache. Une loi de Nanek défend expressément aux veuves de se brûler à la mort de leurs époux, elles ont même la permission de contracter un second mariage. Toutefois, quel-

ques Seyks tiennent tellement aux anciennes coutumes de leur pays, que leurs femmes accompagnent souvent le corps de leur mari au bûcher.

Les descendans de Nanek existent encore, ils ne jouissent d'aucun caractère sacré, ni de suprématie dans ce qui concerne la religion, quoique les Seyks aient pour eux un profond respect.

Indépendamment de ces races d'habitans natifs, l'Hindoustau renferme un très-grand nombre de Musulmans qui sont les descendans de plusieurs essaims de conquérans arrivés du nord et de l'ouest. Ils sont plus hardis et plus entreprenans et en même temps plus grossiers que les Hindous, et ne rachètent pas leur manque de politesse par la probité; les empereurs mogols étaient musulmans.

Les Portugais, en abordant à la côte de Malabar, apprirent qu'il existait dans les environs des chrétiens qui avaient, disait-on, été convertis à la foi par l'apôtre saint Thomas; ils avaient une centaine d'églises. Ils étaient attachés à l'église d'orient et de la secte des Nestoriens. Les ecclésiastiques portugais parvinrent, après bien des efforts, à réunir à l'église romaine ceux qui habitaient près des côtes; ils conservèrent l'usage de faire l'office en langue syriaque. Quant à ceux qui vivaient dans l'intérieur, ils gardèrent leurs anciennes institutions.

En 1806, Claude Buchanan, ayant appris l'existence de cette communauté chrétienne, alla la visiter. Le radjah de Travancor, dans les états duquel elle se trouve, et qui accueillit fort bien Buchanan, ne pouvait croire qu'il y eût dans son pays une peuplade dont la religion se rapprochât beaucoup de celle des Anglais. Buchanan découvrit bientôt les églises syriennes; elles étaient d'architecture sarrasine, et ressembaient à celles qui ont été construites en Europe dans le moyen âge. Le son des cloches rappelait à son souvenir un pays différent de celui où il voyageait. Un évêque vêtu d'une robe blanche et coiffé d'un bonnet de soie rouge, vint au-devant de lui et le salua amicalement. Ayant appris des domestiques du radjah que cet étranger était un prêtre chrétien d'Angleterre, il invita Buchanan à venir chez lui, où il lui présenta trois ecclésiastiques. Ces chrétiens parurent à Buchanan des hommes doux et paisibles, laborieux, intelligens; les femmes étaient modestes. Tous avaient l'air très-pauvres; ils étaient bien déçus de leur ancienne grandeur; autrefois ils avaient un radjah pris dans leur sein. Les persécutions des Portugais les avaient forcés à se soumettre aux princes hindous qui les avaient cruellement opprimés. Cependant ils jouissaient de la plus grande tolérance, si ce n'est que les Hindous n'aimaient

pas à avoir, trop près de leurs pagodes, des cloches dont le son, disaient-ils, effrayait leurs dieux. Dans de si tristes conjonctures, la ferveur de ce peuple avait beaucoup diminué, les prédications étaient rares; ils n'avaient qu'un petit nombre d'exemplaires de la bible, tous manuscrits. Buchanan leur en donna une imprimée; c'était la première qu'ils eussent vue. Ils faisaient quelquefois des conversions, mais en bien moindre nombre qu'au jour de leur prospérité.

Buchanan vit aussi dans le voisinage de Cochin une colonie de Juifs divisés en blancs et en noirs. Les premiers étaient venus dans l'Hindoustan peu de temps après la destruction de Jérusalem. En 490 ils obtinrent la concession d'une partie de la ville de Cranganor. La discorde s'étant mise parmi eux, un des partis appela un prince voisin qui s'empara de la place, et tua ou emmena en captivité tous les habitans. Ils regardèrent ce désastre comme aussi terrible que celui qui avait accablé leur cité sainte. Les Juifs noirs qui, d'après leur couleur, ne pouvaient guère se distinguer des Hindous, étaient évidemment bien plus anciens que les autres; peut-être étaient-ils arrivés dans l'Hindoustan à la première dispersion des tribus. Les Juifs blancs les regardaient, relativement à eux, comme impurs et d'une classe inférieure. Les deux tribus, et notamment les blancs, avaient

des manuscrits hébreux. Buchanan apprit que les Juifs noirs en possédaient un bien plus ancien écrit sur des peaux de chèvres. Effectivement on le découvrit dans un vieux coffre de papiers appartenant à la synagogue. Après bien des objections et des altercations, Buchanan obtint la permission de l'emporter, et le déposa en Angleterre à la bibliothèque de l'université de Cambridge. En le comparant avec le texte des écritures imprimées, on n'y a pas observé de grandes différences.

Jetons un coup-d'œil sur les principales villes de l'Hindoustan; M<sup>me</sup> Graham visita Bombay en 1809. « Cette ville contient, m'a-t-on dit, plus de 200,000 habitans, dont les Européens ne forment que la plus petite partie. Il y a près de 8,000 Parsis, à peu près autant de Mahométans, et 4,000 Juifs: en entrant dans la ville noire, j'ai été frappée de son étonnante population. On ne peut concevoir comment les hacrays, voitures traînées par des bœufs, et encore moins les équipages des riches Hindous, vains de la vitesse de leurs chevaux, plus remarquables par leur légèreté et par leur beauté que par leur force, traverseront la foule sans causer d'accident.

Les maisons des Hindous riches sont entourées de vérandas ou galeries nécessaires pour préserver des rayons brûlans du soleil, et des pluies abon-

dantes de la mousson : ces galeries sont ordinairement peintes en feuillages, et en fleurs vertes et rouges ; on y voit souvent représentés des sujets de la mythologie. Les maisons sont nécessairement grandes, parce qu'un homme, eût-il vingt fils, ils demeurent avec lui, même lorsqu'ils sont mariés. Les oncles, les frères, les fils et petits-fils vivent ensemble jusqu'à ce que leur nombre les force à se séparer.

Les gens du commun se contentent de petites cabanes de terre couvertes de cadjan, qui est une natte faite de feuilles de palmira ou de cocotier. Il y a de ces cabanes si petites, qu'elles ne peuvent contenir qu'un seul homme debout, et mettent à peine ses pieds à l'abri lorsqu'il est couché. Souvent un petit jardin entoure ces cabanes ; on y cultive des plantes potagères, des bananiers et un ou deux cocotiers, véritable richesse des habitans.

Quand on sort, on va en palanquin. Ils sont comme de petits carosses sans roues ; on peut s'y coucher et s'y tenir debout : ils ont des fenêtres et des portes à coulisses. Ils sont portés par des hamâls qui n'ont d'autre vêtement qu'un mouchoir autour de la tête, et un morceau de toile autour des reins. Leur nudité ne choque point, parce que leur peau est si différente de celle des Européens, qu'elle paraît un habillement brun à qui-

conque n'y est pas accoutumé. Ces hamâls viennent principalement du pays des Marattes, ils sont de la caste des soudres. Ils sont robustes et honnêtes, si on leur montre de la confiance ; sinon, ils regardent le vol comme innocent et même méritoire.

Dans une promenade à Sion, à neuf milles de Bombay, je vis pour la première fois le figuier des Indes ou des Banians ; des Hindous tournaient autour de ces arbres, les mains jointes, les yeux fixés à la terre en signe de respect ; ils répandent, au pied, de la poudre rouge et jaune et des fleurs. Autour des racines sont rangées des pierres sur lesquelles on a sculpté des figures de divinités secondaires.

Les brahmes du village de Parell, voisin de Bombay, parlent et écrivent l'anglais ; les cadets de famille sont en général parvôs ou écrivains ; ils se placent dans les bureaux du gouvernement et chez les négocians, leurs aînés suivent la carrière sacerdotale. Je crois les brahmes de Bombay très-ignorans, même dans leur propre science.

Je vis au temple de Mombadevi de prétendus saints ou pénitens. Ils étaient jeunes, très-gras et poudrés de cendres, les cheveux tressés et fort sales : je crois qu'ils étaient entièrement nus, car pendant le peu de momens que je passai dans le temple, ils tinrent un voile devant eux, et res-

tèrent derrière les brahmes. Je perds tous les jours de l'opinion que j'avais de l'innocence et de la vertu des Hindous : je crains de ne pas trouver, même parmi les parias, aucune trace de ce que décrit Bernardin de Saint-Pierre dans sa *Chauvière indienne*. Ils sont regardés comme le rebut de la société, et si méprisés, que les brahmes, non seulement refusent de les instruire, mais se croiraient avilis de prier pour eux.

Quelles quantités de domestiques on est obligé d'employer dans l'Hindoustan ! notre cocher est un Parsi en moustaches, avec un turban de couleur gaie, et une robe de mousseline ou de toile peinte. L'équipage est précédé de deux massalghis ou porte-flambeaux, et quelquefois de deux pale-freniers. En arrivant chez soi, on trouve un cipaye ou pion qui se promène dans le véranda pour garder la maison : nous avons quatre de ces hommes ; deux se relèvent alternativement toutes les vingt-quatre heures : ils font les messages, vont au marché, suivent les meubles quand on déménage ; mais ils ne portent jamais la moindre chose qui peserait plus qu'un petit livre. Les femmes de chambre sont portugaises, les hommes font tous les autres services du ménage, même les ouvrages à l'aiguille.

Les derdjis ou tailleurs sont Hindous ; leur tribu est respectable. Le mien est un grand beau jeune

homme, vêtu d'une robe de mousseline et d'un turban rouge ou violet bordé d'or. Il coupe et travaille admirablement bien ; il se sert autant des doigts de ses pieds que de ses mains.

Indépendamment des hamâls ou porteurs de palanquin, nous avons d'autres domestiques qui font les lits, balayent, nettoient les appartemens et les meubles, et vont chercher de l'eau : dans les cas de nécessité, ils aident les hamâls. Les ouvrages les plus bas se font par un hallaleor ou chandela, paria du rang le plus vil ; il vient deux fois le jour : deux massalghis soignent et allument les lampes et les chandelles, et le soir portent les torches devant nous. L'un d'eux est un paria qui peut laver les couteaux, emporter les os et les balayures, ce que ne veut pas faire son camarade Nerfou qui est d'une bonne caste. Celui-ci va chercher le pain et la farine, et s'acquitte de messages, et porte même des paquets, pourvu qu'ils ne soient pas d'une grosseur à le faire prendre pour un kouli ou porte-faix.

Les charpentiers, forgerons et maçons sont fort habiles ; leurs ouvrages sont très-bien faits. La pierre de taille abonde dans l'île de Bombay, cependant on se sert beaucoup de briques ; la chaux se fait avec des coquilles que l'on brûle, on la nomme tchênâm. Les outils des charpentiers sont si grossiers, et le bois si dur, qu'on est

étonné du fini qu'ils donnent à leur travail. Presque tout se fait avec le ciseau et la hache, la vrille est un vilebrequin; le rabot est petit et manié par deux ouvriers; ils n'ont pas d'établi, le morceau de bois est placé à terre, et les deux Hindous assis se mettent à la besogne. Le forgeron ne travaille qu'assis, il place son enclume dans un creux, sur le bord duquel il se pose, et dans lequel il a ses jambes. Un Hindou ne fait pas autant d'ouvrage qu'un Européen; le bon marché, dû à l'abondance des bras, remplace l'activité européenne et en plusieurs cas l'emploi des machines.

L'on voit, à Bombay, beaucoup de banians ou marchands voyageurs; la plupart viennent du Gusarate; ils courent le pays, vendant de la mouseline, de la toile de coton et des châles; je fus surpris de ce que la moitié de leurs marchandises étaient de manufacture anglaise et à beaucoup meilleur marché que celles du Bengale et de Madras; à l'exception d'une espèce de toile peinte, faite à Pounah et rehaussée d'or et d'argent, il ne se fabrique pas de toile de coton fin de ce côté de la presqu'île. Toutefois il paraît étrange que le coton transporté de ce pays en Angleterre, où il est manufacturé, puis renvoyé ici, puisse y être vendu au-dessous du prix des fabriques de l'Inde, où la main-d'œuvre est à si bas prix; je

crois que cela vient de la difficulté et de l'irrégularité des transports dans ce pays, et surtout de la perfection des machines employées en Europe.

Les borahs sont des porte-balles. L'intérieur de leur coffre ressemble à celui d'une boutique de village en Angleterre, il contient de tout. Ce sont des Musulmans très-pauvres, qui passent pour des voleurs. Souvent les banians sont riches; ils ont la plupart une boutique dans le bazar; un des associés y reste, tandis que l'autre fait sa tournée suivi de koulis portant les marchandises sur leurs têtes.

Le bazar, quand on le traverse le soir, rappelle les *Mille et une Nuits*. Le devant des boutiques est ouvert et converti en bancs, sur lesquels les marchandises sont étalées; chaque boutique est éclairée de deux lampes au moins; ici sont des grains de toute espèce, rassemblés dans des jarres de terre; là des confitures de toutes les sortes et de toutes les formes disposées en piles sur le faite, ou suspendues en festons autour de la boutique, ordinairement garnies de toiles peintes ou de coton coloré; plus loin des fruits, des plantes potagères qui sont arrangées avec art: ensuite du pang ou feuille de betel avec la noix d'arec et le tchenam ou la chaux prêts à être mâchés ou séparés; au-delà sont les boutiques de parfums, de toiles, d'huiles, de jouets, de quincaillerie et de poterie,